



JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

Administration et Rédaction :

GRENOBLE,
RUE SERVAN, 8.

Politique et Hebdomadaire.

ABONNEMENTS

	Six mois.	Un an.
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres Départements.....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

Pour Lyon et le Rhône :

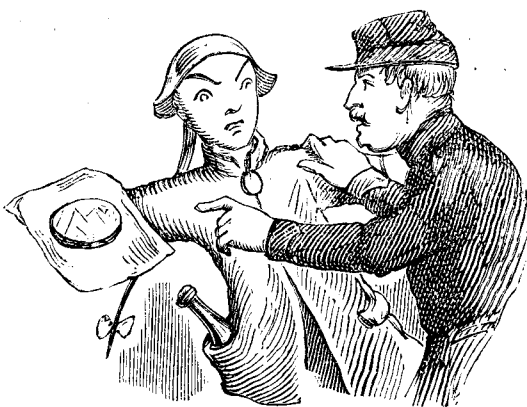
BOITE,
RUE DE CONDÉ, 39.

POISSONS D'AVRIL.

En velà une bête d'événement tout de même que de faire courir le monde comme ça pour de rire tout uniment pace que c'est le premier avril; je voudrais moi qu'il commence le deusse, pace que depuis que je sis revenu de nourrice on m'a trop tiré de carottes le premier de ce mois-là; et c'te année pire que les autres. Je sais pas comment que ça s'est enmanché, si c'est qu'y n'est plus facile de m'agraffer maintenant que je n'ai une pelure neuve, ou ben que je deviens plus bête à feurce d'avoir d'esprit, mais on m'en a fait avaler c'te fois une flotte de craques que j'en sis tout esquiné.

Tout le monde s'en est mêlé et qu'on me les a tirées de longueur! Tez, par exemple, gn'a-t-y pas Mssieu Varambon que, quand je l'ai t'embandé dans les japilleurs de Versailles, que m'a dit que dès qu'y serait z'arrivé, on ficherait tous les gapians de côté avé Mssieu Au-lit-beau, et qu'on payerait plus rien pour entrér en ville. Velà moi que gobe la frime, j'appinche quand mes mamis sont bien arrivés et qu'y s'empoignent de bec, alorsse un jour je m'en vais en campagne et j'achète un claqueret et une bouteille d'aliqueurs, que c'est meyeur marché que chez mon épicier, et je me ramène tout plan plan à la douce. Mais velà-t-y pas qu'à la barrière je renucle mes charipes de gapians qu'étaient là à vitrer et à embêter le monde. Ah! que je me pense, y savent pas que nos députés ont commencé leur ovrage, je m'en vas bigrement leur apprendre leur méquier! Et velà que je passe franc devant eusses, fier comme Rataban, avé mon claqueret sur la main et mon litre de sacré chien que le goulot sortait de ma poche. Ça rate pas, tout de suite y s'en amène un de ces avan-glés. — Allons donc, farceur, que je m'esclame, fichez-moi donc la paix, vous savez donc pas que Mssieu Varambon est sus son cabelot à l'Assemblée et qu'y n'a fait lever tous les impôts vésicatoires sus le peuple, comme y n'y a promis; on paye plus maintenant. — Et puis, que me rebrique l'autre, qué que ça signifie ces manières, pas tant de plaisanteries; payez vite, que nous n'avons pas le temps de rire. — Je vous dis encore une fois que Mssieu Varambon a défendu qu'on paye. — Je me fiche pas mal de M. Varambon, payez!

Moi ça me fiche en colère quand je vois un matru gapian de rave cuite, je te ly colle mon



claqueret sur la frimousse, et comme les autres arrivont pour le revenger, je leur z'y fiche ma bouteille d'aliqueur à travers les guiboles et je m'ensauve. Quand j'ai z'été rentré en ville, j'ai demandé si l'octroi était pas levé, tout le monde m'ont dit que non. Adonque, c'est un poisson d'avril que M. Varambon m'a fiché. C'est quarante-cinq sous de fichu, sans compter la course, eh ben! vrai, c'est pas de farces à faire au pauvre monde, te pas les gones?

Mais, c'est pas le tout, gn'a mon cousin de campagne que m'a dit, qu'on ly avait dit, que Mssieu Perras avait dit qu'y dirait de nous faire avoir un maire à Lyon, pace que c'était pas de juste que la capitale de la fabrique soye sans père ni maire comme un enfant de la Charité, et que la première commune du département soye qu'une crotte de chien en comparaison de Vaugnerai et de Saint-Igny-de-Vers. Moi, là-dessus, bien content, que j'avais justement une impétition à faire, je vous la couche sus une belle feuille de papier-menistre et je porte ça à la Maison-de-Ville. Mais velà-t-y pas qu'on me



mène devant un gone qu'avait de dorures en argent plein l'estomac. Au lieu que note maire y n'a rien qu'une sous-ventrière en soie sus le menillon. — Monsieur, me dit le particulier en dorures d'argent, vous désirez?... — Mssieu, que je rebrique en ly allongeant mon papelard, je voudrais causer à note maire. — Pardon, que reedit l'autre, il n'y a pas de maire, mais votre demande est de notre compétence. — Mais gn'a Mssieu Perras qui a dit, comme a dit mon cousin de campagne, qu'y dirait.... — J'ignore ce qu'a pu dire l'honorable M. Perras, mais je puis vous assurer qu'il n'ya pas de mairie centrale à Lyon; d'ailleurs, soyez sûr que l'on s'occupera de votre demande avec le même zèle que si vous dépendiez d'une administration municipale. — Mais enfin, Mssieu, gn'a mon voisin, un gros bargeois que lit tous les grands jorns, et que m'a dit de venir à la Mairie-de-Ville que je trouverais le maire. — Ah! mais, que s'esclame alors mon homme en crevant de rire, faites donc attention que nous sommes le 1^{er} avril! c'est une mystification.

Maginez-vous, les gones, si j'ai aeu l'air bête quand ce Mssieu m'a dit que j'avais une mie d'occasion, je me sis rentourné tout couâne. Mais j'étais pas rentré à l'hosteau que je tombe sus l'affiche de l'armée territoriale. Pristi! moi qu'allais manquer le rendez-vous. Nom d'un rat! c'est que je cane pas moi, quand c'est pour défendre la patrie. Velà donc que je ramie toutes mes plus belles frusques, je farfouille dans les affaires de mon grand pour me mettre en sordat melitaire, mais ces vieilles pelures des victoires d'autrefois n'étaient toutes piquées de z'artisons, ça tenait pas plus que de bourre de soie et pis, je sais pas si nous sons devenus petits, mais tous ces vieux habits m'étaient trop grands, faudrait ben être le géant de Neuville pour les mettre. Adonques, je sis parti pour la revue en bargeois, ce que me faisait honte; mais velà-t-y pas que tout le monde n'étaient de même, essepté les sordats chefs qu'avont de belles pillandres avé de bonnets de bleus tout galonnés ou ben de queues de cheval sus la tête. Mais le pire de l'affaire, c'est que c'était encore un poisson d'avril qu'on nous avait tiré. C'était pas du tout une armée pour la guerre qu'on voulait nous faire faire, nous ons pas fait l'ezercice, nous ons pas appris à faire peter le canon, à nettoyer les gibernes ni même-

ment nos boutons de culottes. Moi je me pensais qu'on me donnerait un sabre et un fusil à ressort, je t'en flanque, et si j'avais pas apporté ma trique que je me sis tenu au port d'armes raide

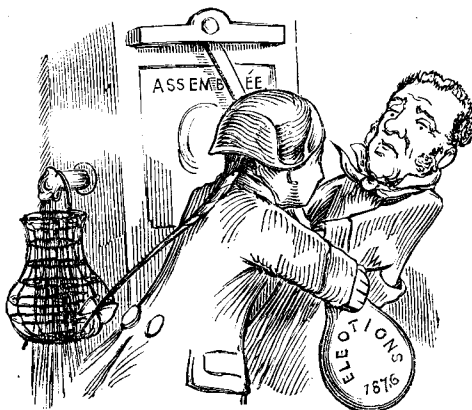


comme un culassier, je me serais donné d'air d'un paquet de couëgne ficelé. Eh ben! y z'ont pas plus fait de compte de moi que d'une vieille grolle ni des autres non plus. Après qu'y nous ont aeu fisqué et qui nous ont fait voir tous leurs galons, leurs vestes et leurs culottes rouges, y nous ont gandayé et sans nous payer pot encore. Pourtant gn'en avait de pauvres mamis que venient de loin et que n'avient guère de yards de reste pour payer les omnibus.

Vrai, c'est des bêtises et les autorités devriont pas laisser tirer des carottes au monde avé de z'affiches. Je sais ben que toutes les affiches c'est de colles, mais n'empêche celle-là n'esse trop forte, ça devrait pas être permis de faire venir le monde censément pour défendre la patrie, rien que pour leur z'y faire reluquer des épaulettes et des plumets neufs.

Oh! mais j'en ai ben avalé une autre. Vous vous rappelez ben c'te chenuse assemblée, que nous ons montée le 20 février, si tellement solide que tous les plus gros négociants n'en ont la

favette; vous savez qu'avec c'te manicle nous pourrons ficher de coin la compagnie des eaux quenous fait avaler de graviers avé son moine-à-paul et que nous aurons d'eau plus meyeure que celle-là des Trois Cornets et si bonne que du Beaujolais. Adonques que l'autre jour je m'en allais pour l'essayer c'te pompe, velà que je rencontre note sèlateur Mssieu Mangini, que m'a fait cadeau d'un siau tout neuf pour mes étrennes à ce qu'y m'a chanté. Moi bien content j'accroche le siau au robinet et, avé Gnafron que serait bigrement aise de pouvoir vendanger en Saône, nous nous mettons à pomper; nous pompons, nous repompons à nous en déclaveter l'épine dorsaque :



la pompe pissait ben, mais le siau se remplissait pas; je vitre : ah! bonne gens, c'était un panier à salade qu'y m'avait donné Mssieu Mangini, toujours à cause des poissons d'avril. Eh ben! nous velà propres, z'enfants, comment que nous vons faire note frigousse, si nous ons rien qu'un panier à salade pour aller chercher d'eau pour faire la soupe?

Cristi! est-ce que le mois d'avril va durer toute l'année et qu'on va me faire courir longtemps comme ça rien que pour me faire avaler de gorgeons?

GUIGNOL.



BALANCEMENTS POÉTIQUES.

L'homme pratique.

Au temps jadis, c'était un écolier timide,
Enfant sauvage et nuageux,
Il aimait la lecture et, de travail avide,
Dédaignait le bruit et les jeux.

Il aimait dans les bois, vers la fleur printanière,
S'enfuir aux heures de loisir,
Et les matins d'été, baigner dans la lumière
Son corps frissonnant de désir.

Un pâle clair de lune, argentant l'eau qui passe
Le faisait heureux tout un soir,
Et devant l'horizon, quand la brume l'efface,
Il revenait toujours s'asseoir.

Marguerite, Mignon, Juliette, Ophélie,
Tour à tour l'avaient fait pleurer;
Art, nature, beauté, la Grèce, l'Italie,
Son cœur voulait tout adorer.

Pour toute noble cause et toute grande idée,
Alors, il s'enthousiasmait,
Et de l'amour du bien son âme possédée
Aux calculs mesquins se fermait.

Maintenant, il n'a plus que mépris pour ces drôles
Imbus de vaine passion...

Au moindre enthousiasme il hausse les épaules,
Et vous répond : « position. »

Il a mis un manteau de glace sur son âme;
Et, sous son masque d'argousin,
Tout son talent se borne à distinguer la trame
De la grège et de l'organsin.

Car c'est un commerçant économe et sévère,
Dans sa dignité boutonné;
Il a gagné beaucoup d'argent, et chaque père
L'offre en modèle à son aîné.

MASCARILLE.

LE JOUR DU VOTE.

ACTUALITÉ.

La scène se passe, un ins'tant avant la séance de l'Assemblée, le jour où doit avoir lieu le vote sur l'amnistie. MM. Dufaure et Ricard, seuls, délibèrent dans un bureau attendant à la salle des séances.

M. DUFAURE.

Où voulez-vous aller?

M. RICARD.

Au sein de l'Assemblée.

M. DUFAURE.

Quoi! vous joindre au scrutin d'une gauche aveuglée! Oubliez-vous déjà votre nouveau pouvoir?

M. RICARD.

Vous, de qui je le tiens, savez-vous mon devoir?

M. DUFAURE.

Je hais les communards.

M. RICARD.

Et moi, je les déteste.

M. DUFAURE.

Je tiens leur secte impie.

M. RICARD.

Et je la tiens funeste.

M. DUFAURE.

Fuyez donc ces débats.

M. RICARD.

Je les veux diriger

Ou tomber à mon poste, à l'heure du danger.

Allons, mon cher Dufaure, en face de la France, Combattre l'amnistie au nom de la clémence.

C'est l'espoir de la droite, il nous le faut remplir;

Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir.

Je rends grâce au pouvoir que tu m'as fait connaître,

De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,

De faire triompher, avec mes intérêts,
Les principes sacrés d'ordre et de vrai progrès.

M. DUFAURE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

M. RICARD.

On n'en peut trop avoir pour être au ministère.

M. DUFAURE.

On va vous renverser.

M. RICARD.

Je voudrais bien voir ça.

M. DUFAURE.

Et si ce cœur faiblit?

M. RICARD.

La droite l'appuiera.

M. DUFAURE.

Mais veut-elle au danger que l'on se précipite?

M. RICARD.

Plus j'y vais carrément et plus j'ai de mérite.

M. DUFAURE.

Vous pourriez éviter ces débats irritants.

M. RICARD.

Un sénateur à vie est assis pour longtemps.

M. DUFAURE.

A l'Assemblée, enfin, vous tomberez sans faute.

M. RICARD.

Mais j'en serai grandi devant la Chambre haute.

M. DUFAURE.

C'est par un long passé qu'il faut se l'attacher.

M. RICARD.

Mes fautes au pouvoir m'en feraient trop lâcher.

Pourquoi mettre au hasard ce que ma chute assure?

En m'ouvrant l'avenir, peut-elle sembler dure?

Je suis conservateur et le suis tout à fait,

Le pouvoir que je tiens aspire à son effet.

Qui ne sait pas tomber à chaque pas s'accroche.

M. DUFAURE.
Ménagez-vous l'appui des membres de la gauche,
Restez pour protéger nos intérêts contre eux.

M. RICARD.

Ma chute, en effrayant le pays, nous sert mieux.

M. DUFAURE.

Un portefeuille d'or!...

M. RICARD.

Tenez-vous donc au vôtre?

M. DUFAURE.

Je ne puis déguiser qu'à moins d'en prendre un autre,
Sous le poids du chagrin, j'ai peur de succomber.

M. RICARD.

Qui marche assurément, n'a point peur de tomber.
La droite nous fait part de sa force infinie;
Qui craint de la nier dans son âme la nie,
Il craint le pouvoir faire et doute de sa foi.

M. DUFAURE.

Qui n'appréhende rien, présume trop de soi.

M. RICARD.

J'attends tout de la droite et fort peu de moi-même.
D'où vous vient aujourd'hui cette froideur extrême?

M. DUFAURE.

Si j'avais, comme vous, le bonheur de siéger
Sur un siège dont nul ne peut vous déranger,
Si j'étais, comme vous sénateur, pour la vie...

M. RICARD.

Bah! vous le deviendrez; et la droite, ravie
De vous voir soutenir l'esprit conservateur,
Un de ces jours vous va bombarder sénateur.
Mais commençons d'abord par lui donner un gage.
Il faut, — je me souviens de votre beau langage, —
Négliger pour lui plaire et principes et rang,
Exposer tout pour elle, excepté son argent.
Hélas! qu'avez-vous fait de cette ardeur parfaite
Que vous me souhaitiez et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine au pouvoir j'en montre plus que vous.

DE LA CHINE AU GOURGUILLON.

On a répandu le bruit que, suivant l'exemple donné par MM. d'Herblay et Senterre, M. Delabranche avait cédé son engagement de premier fort ténor à un ancien choriste devenu sourd-muet.

Cette nouvelle est complètement dénuée de fondement.

Il est également inexact que M. Senterre soit entré en pourparlers avec un membre de la Chambre haute pour acquérir son siège de sénateur inamovible.

Des esprits évidemment mal intentionnés vont répétant partout que deux membres du personnel supérieur de la préfecture du Rhône, M. Abel Sauzet, vice-président du conseil de préfecture, ou, comme il le dit lui-même, « président le conseil de préfecture, » et M. Vin-drif, chef de division, sont sur le point de donner leur démission.

Nos renseignements particuliers nous permettent d'affirmer qu'il n'en est rien. Ces deux respectables sous-fonctionnaires estiment trop les services qu'ils se doivent pour se retirer, surtout en un pareil moment; ils continueront donc à occuper leurs places.... aussi longtemps que leurs places resteront sous eux.

On constate chaque jour que l'alliance de la bourgeoisie et de la démocratie fait de réels progrès, surtout dans la pratique.

De toutes parts, on ne voit que des patrons offrant à leurs ouvriers une augmentation de travail et une diminution de salaire; ce sont aussi des fabricants qui proposent aux tisseurs une réduction des prix de façons. Les ouvriers, de leur côté, s'empressent de refuser ces témoignages de sentiments conciliants.

En résumé, de part et d'autre, on marche la main dans la main, les uns gagnant de l'argent, les autres faisant des dettes.

Gobe-Mouche.

PENSÉES D'UN VIEUX DE LA CHARITÉ.

Le soldat français est tout dévoué à son pays, mais que ne ferait-il pas pour sa payse !

Comment a-t-on pu faire autrefois en Turquie, où il n'y avait ni Sénat, ni Chambre des députés, pour vérifier les pouvoirs du sultan Valide ?

M. DUFAYRE.

Ami, vous débutez, marchant droit, sans modèles; Vous n'êtes pas usé par l'abus des ficelles; Vous vous abandonnez au premier mouvement, Et tout semble possible à ce cœur véhément. Mais votre jeune ardeur, en moi diminuée, Et par mille leçons sans cesse exténuée, Agit aux grands effets avec tant de langueur Que tout semble impossible à son peu de vigueur. Monsieur Thiers, que le droit chemin mettait en fièvre, Voulait qu'on ménageât le chou comme la chèvre; Mais d'un pareil modèle il faut se défier, Et votre exemple à temps vient me fortifier. Allons, mon cher Ricard, en face de la France, Combattre l'amnistie au nom de la clémence. Puissiez-vous me donner l'exemple de parler, Puissiez-vous, si je tombe, ami, me consoler.

M. RICARD.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie, Je reconnais Dufayre et j'en pleure de joie. Ne perdons plus temps, car le rapport est prêt; De la réaction soutenons l'intérêt; Réduisons en lambeaux le projet exécrable Que dresse contre nous un parti redoutable; De la gauche éclairons l'aveuglement fatal; Montrons-lui ce que c'est que d'être libéral; Laissons-nous entraîner par cette ardeur céleste, Que la droite triomphe et dispose du reste.

M. DUFAYRE.

Allons-nous en montrer nos rancunes à tous Et faire sans détour ce qu'on attend de nous.

(Ils sortent ensemble.)

PIERRE CORNEILLE (1).

En lisant les comptes-rendus des séances des deux Chambres, on n'est pas tenté de confondre la politique avec la politesse.

On sait que l'homme est omnivore; la femme, elle, est surtout hominivore.

Le parti bonapartiste manque de voix à la Chambre, parce qu'il est tout enrrouher.

Tout le monde est content en France de la levée de l'état de siège, à l'exception d'un certain nombre de bougies, qui, dans les églises, se plaignent d'être restées à l'état de cierges.

A chaque séance, le Sénat s'ajourne à plusieurs jours; il faut bien que cette Assemblée soit gravement malade, pour qu'elle fasse tant de renvois.

L'Arétin devait être un bien mauvais mari, puisqu'on ne peut pas jeter l'œil sur ses œuvres sans qu'il blesse à chaque instant la rétine.

Si le gouvernement veut voir clair dans les affaires du pays, il doit, dans un autre sens, imiter M. de Broglie dans sa direction du personnel administratif, et, comme lui, savoir l'exciter, l'enflammer, comme l'huile épurée.

En agissant autrement, il sera toujours dupé, et, sur la pente où l'entraîneront ses dupeurs, il glissera comme... du beurre.

Faut-il que les journaux déraisonnent pour répéter sans cesse, en parlant de nos assemblées politiques, qu'ils trouvent la gauche adroite.

PAREMENTS BLEUS.



GANDOISES DE LA SEMAINE.

Un avocat du barreau de Lyon vient de donner un grand exemple sur l'art d'accommoder les langues à toutes les sauces et à toutes les opinions.

Il s'agit de M^e Morin.

Grâce à l'éloquence éclatante de M^e Morin, la commune de Miribel vient d'être condamnée à payer à son ancien commissaire de police, incarcéré illégalement après les événements de septembre 1870, une somme de dix mille et quelques cents francs à titre d'indemnité.

M^e Morin a plaidé contre la commune de Miribel pour le commissaire de police.

Jusque là, rien d'extraordinaire.

Mais ce qui donne à ce fait un caractère tout particulier, c'est que le même M^e Morin est avocat de la ville de Lyon.

C'est qu'en sa qualité d'avocat de la ville de Lyon, M^e Morin peut être obligé, d'un moment à l'autre et à plusieurs reprises, de défendre les intérêts de la ville contre les prétentions des commissaires de police ou autres personnes arrêtées après les mêmes événements de septembre 1870.

Voyez-vous la situation de M^e Morin ?

Ce n'est pas qu'il puisse hésiter un seul instant, au contraire. Nous sommes trop convaincus de l'honorabilité et de la bonne foi de M^e Morin pour être persuadés qu'en cette circonstance il fera son devoir et que, plutôt que de laisser la ville sans défenseur, il fera exactement la contrepartie de son plaidoyer en faveur de l'ancien commissaire de police de Miribel.

Mais si son adversaire, alors, répliquait en lui lisant textuellement ledit plaidoyer !...

Il y aurait certainement des chances pour que, malgré l'éloquence éclatante de M^e Morin, la cause de la ville ne valût guère mieux que l'emprunt ture.

Admettons cependant que M^e Morin ait affaire à un adversaire bénin, qui oublie d'employer ce procédé de bonne guerre.

La ville de Lyon a gagné son procès.

Mais l'affaire de la commune de Miribel, après avoir passé en appel, en cassation, revient devant une autre Cour, et M^e Morin, qui l'a engagée, se doit de nouveau à son commissaire et va prononcer, en sa faveur, la contre-partie de son plaidoyer dans le procès que peut avoir la ville de Lyon.

Et il le fera, car la conscience de M^e Morin lui interdit d'abandonner un client.

N'y a-t-il pas des chances sérieuses pour que, cette seconde fois, on lui oppose ses arguments en faveur de la ville de Lyon ?

D'où il résulte que des deux clients de M^e Morin, il y en a au moins un de sacrifié et, jusqu'à présent, ce n'est pas le commissaire de police de Miribel.

Depuis quelque temps, il y a à Lyon une surabondance de chiens enragés, à tel point qu'on pourrait dire que la production dépasse la consommation.

L'administration, en sage mère, a pris des mesures pour éviter les accidents, et ces mesures sont : les boulettes empoisonnées et la muselière.

Depuis une éternité, on emploie les boulettes et les muselières. Les boulettes tuent les chiens avant qu'ils soient enragés; les muselières rendent enragés ceux que les boulettes n'ont pas tués, et, comme les chiens enragés qui n'ont pas de muselière se gardent bien de toucher aux boulettes, l'hydrophobie va toujours son bonhomme de chemin.

Le roi Théodoros avait, dit-on, toujours à ses trousses une collection de lions apprivoisés qui ne mangeaient cependant jamais leur maître; mais ils ne se gênaient pas tant avec son entourage, et de temps en temps ils faisaient un fin repas d'un personnage de la Cour.

Cependant, avec les lions de Théodoros, on avait quelque répit; quand ils avaient prélevé leur pâture humaine sur les sujets de Sa Majesté, on était sûr, au moins, qu'ils en avaient pour vingt-quatre heures.

Avec les chiens, on n'est jamais sûr, et quand ces animaux se mettent à mordre ils n'en finissent plus.

Si pourtant quelqu'un s'avisait de se promener avec un lion dans les rues de notre ville, on lui abattrait sa bête sur l'heure. Quand il s'agit des chiens, on prend arrêté sur arrêté, on prodigue les boulettes, on invente les muselières, et l'on épuise tous les moyens imaginables.

Mais personne n'a l'idée de supprimer les chiens.

Il y a des coïncidences bien singulières.

Les aiguiseurs de la ville de Lyon viennent d'augmenter leurs prix, juste quelques jours avant que nos assemblées délibérantes entrent en vacances.

Est-ce que les convictions à aiguiser sont tellement nombreuses qu'il en doive résulter une augmentation de prix de la main-d'œuvre.

Hé quoi ! Déjà ?...

Voici qui est rigoureusement historique :

Dernièrement, par suite d'une indisposition quelconque, le spectacle dut être changé au Grand-Théâtre de Lyon; car, c'est au Grand-Théâtre de Lyon que la scène se passe.

A la place de nous ne savons quel opéra, on donna nous ne savons plus quel drame, le Bossu, les Deux Orphelines, ou peut-être bien les Pirates de la Savane.

Naturellement, bien que l'indisposition de l'artiste qui motivait ce changement de spectacle fût connue depuis la veille, ou tout au moins depuis le matin de bonne heure, on négligea de prévenir le public, par affiches avant quatre ou cinq heures du soir; mais une négligence qui faillit avoir des suites sérieuses, ce fut celle qui fit convoquer la troupe de drame au dernier moment seulement.

En effet, le souffleur était introuvable. Pas de souffleur ! Ce cri de détresse lancé dans le cabinet du secrétaire se répercuta dans celui du directeur, et sa sérénité en est troublée.

(1) Jusqu'à présent, nous avons caché sous le voile du pseudonyme les noms des jeunes collaborateurs classiques qui nous prêtent leur brillant concours; mais le pseudonyme ayant été démasqué dès le premier jour, désormais, seuls de la rédaction, les auteurs du feuilleton signeront leurs articles et en prendront l'entière responsabilité.

On cherche, on s'ingénie, car il faut un souffleur ; où trouver un souffleur ?

A la fin, s'offre une figurante à qui l'art de souffler n'était pas inconnu, et, en diverses circonstances, elle avait déjà fait valoir la solidité de ses poumons et l'excellence de sa méthode.

Avant de la remercier, M. Senterre lui demande ses conditions !!!

— Cinq francs, répond-elle.

— Cinq francs ! s'écrient en chœur, en la toisant, directeur et secrétaire. Cinq francs !

— Oui, cinq francs, reprend froidement la souffeuse providentielle.

— Mais, c'est du chantage, mugit M. Senterre. Voyons, voulez-vous accepter deux francs ?

— Non, cinq francs, maintient la figurante.

MM. Senterre et Dalia se retirent à l'écart ; ils discutent avec une gravité solennelle. Rien qu'au jeu de leur physionomie, on voit que ces deux hommes délibèrent sur les intérêts les plus graves.

Au bout d'un instant, M. Dalia s'avance majestueusement :

— Après avoir conféré, M. Senterre et moi, nous avons reconnu que, tout compte fait, nous pouvions aller jusqu'à 2 fr. 50. C'est notre dernier prix. Acceptez-vous ?

— Cinq francs, ou je ne souffle pas, répète la figurante impassible.

Le personnel se tient les côtes ; un rire fou commence à circuler dans l'atmosphère de la scène. M. Senterre seul est grave ; il s'élance vers celle qui veut le ruiner ainsi et d'une voix étouffée par la douleur et la colère :

— Vous aurez trois francs, n'en parlons plus.

— Alors, je ne soufflerai pas.

Jusqu'au dernier moment, on crut que la somme exorbitante qu'on lui offrait déciderait la souffeuse et qu'elle se laisserait fasciner par l'attrait des gros capitaux qu'on faisait briller à ses yeux.

Vaine illusion !

Le soir, on vit successivement apparaître au trou du souffleur : M. Guille, ancien chef d'orchestre ; M. Dalia, secrétaire du théâtre, et M. Morfer, régisseur.

A eux trois, ils économisèrent cinq francs à M. Senterre.

DON GNAFRONOS DU GOURGUILLONAS.

PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE.

Un prix Monthyon est décerné à un garçon boucher lyonnais qui, depuis six mois qu'il conduit régulièrement sa voiture plusieurs fois par jour, de son étal à l'abattoir, n'a encore écrasé personne.

Le fermier des chaises de la place Bellecour intente, pour s'entretenir la maie, un procès au ministre de l'intérieur et lui demande une réparation matérielle du préjudice causé à son industrie par la levée de l'état de siège.

Un inventeur d'un grand mérite découvre un procédé de circulation qui permet aux habitants de la Guillotière de traverser leur rue sans enfoncer dans la boue jusqu'à la ceinture.

Malheureusement, sa découverte demeure inutile, car il ne se trouve pas un homme assez courageux pour aller la propager parmi les intéressés.

M. Senterre élève le traitement des aides machinistes du Grand-Théâtre, de quarante sous par mois, et le porte à dix-huit ou vingt francs, au lieu de seize ou dix-huit.

Cette libéralité reste inexplicable.

Les habitants du quartier de Bellecour remarquent avec stupefaction que, pendant deux jours consécutifs, leur premier courrier du matin est distribué avant midi.

On trouve, dans une des tribunes publiques du Sénat, derrière un tas de chaises, un conservateur qui s'est réfugié là pour être en sûreté si l'amnistie est votée.

Aux questions qui lui sont posées, il répond que, de toutes les cachettes étudiées par lui, il a jugé que celle-là seule avait des chances de n'être jamais explorée.

D. G. DU G.

PAROLES ET MUSIQUE

REVUE THÉÂTRALE DE LA SEMAINE.

Les fous se suivent, mais ne se ressemblent pas. Entre le four de l'Africaine et celui de la Muette de Portici, il y a un abîme ; entre celui de la Muette de Portici et le prochain, il peut y avoir tout un horizon de pommes cuites.

La semaine, d'ailleurs, avait admirablement commencé ; il n'y avait eu que deux changements de spectacle, à l'occasion de deux premières représentations, Haydée et la Muette. Ajoutons, pour rendre justice à M. Senterre, que, contrairement à toutes ses habitudes, il avait annoncé le second la veille. Le public naïf avait cru bonnement qu'on prenait un jour de plus pour les répétitions. Fi donc ! La Muette de Portici a été répétée une fois, UNE FOIS !

M. Senterre, qui assistait à la représentation, est parti après le troisième acte ; il en avait assez. Mais notre directeur est trop intelligent pour n'avoir pas compris tout ce que contiennent ces trois actes, les seuls où l'on peut voir une allégorie transparente, la morale en quelque sorte de cette année théâtrale.

Il est question, en effet, dans la Muette de Portici, d'un directeur de théâtre qui, sous le nom de vice-roi, encaisse la subvention que lui donnent, bien malgré eux, les Napolitains pour entretenir une troupe peu sympathique aux habitants de la localité.

Au premier acte, on veut absolument renouveler l'engagement de M^{lle} Gedda ; — mais cela, c'est l'intrigue amoureuse, et elle n'a rien de commun avec la vérité de notre allégorie.

Au second acte, les habitués commencent à se fâcher et fredonnent sur les quais, derrière le théâtre :

Tout vient à point qui sait attendre...

Enfin, au troisième acte, comme M. Morfer, régisseur, se livre sur la scène à des extravagances peu musicales et provoque des engagements... à main armée, qui ne semblent pas goûtés du public, ledit public, — peut-être le conseil municipal, — représenté par une dizaine de choristes que lui ent MM. Gilland et Delrat, se débarrasse du régisseur Morfer et flanque à la porte du théâtre le directeur, condamné à errer désormais sans subvention dans les solitudes artistiques. Trop heureux encore d'être protégé par M^{lle} Gedda, qui empêche à ses camarades de le tuer !...

Il est évident qu'après un tel début de représentation le directeur le plus endurci doit éprouver le besoin de prendre un peu l'air, surtout lorsqu'il sent suspendu sur sa tête un rapport de Damoclès comme celui de M. Gailleton, distribué la semaine dernière au conseil municipal.

Ce rapport, contre lequel se débattent MM. d'Herblay et Senterre, nous fait assister à une série de faits qui resteront inexplicables, si les défenseurs naturels des intérêts municipaux ne se décident pas à renverser le rempart de pots-de-vin qui cache la vérité aux yeux du public.

Pourquoi M. d'Herblay, en dépit du cahier des charges, a-t-il obtenu le droit de vendre son fonds de théâtre au sieur Senterre qui l'exploite encore plus en dépit du même cahier des charges ?

Il y a de par le monde certains individus peu délicats qui font métier de dresser et de s'attacher des chiens d'une certaine valeur ; le moment venu, ils les vendent au premier offrant, encaissent le prix arrêté et rentrent tranquillement chez eux, persuadés que le lendemain le ou les chiens auront brisé leurs chaînes pour les rejoindre et qu'ils pourront les revendre ainsi à perpétuité.

Le procédé de M. d'Herblay est plus légal, il est vrai ; mais l'arrière-pensée est à peine dissimulée, et M. d'Herblay, en cédant la direction du théâtre, et surtout en y installant M. Senterre, dont il devait connaître les capacités, n'a pas cessé un instant de croire, l'homme indispensable, que son successeur sauterait au bout de trois mois, et qu'alors le théâtre lui reviendrait, comme un chien fidèle à son premier maître.

Car M. d'Herblay n'attend que le moment propice pour nous refaire l'honneur de présider à nos plaisirs.

Notre ex-directeur, dans une lettre adressée aux journaux, explique bien qu'il n'a jamais eu l'intention de prendre la direction pour plus d'une année, et que, s'il a transmis ses droits à M. Senterre, au lieu de se retirer purement et simplement, c'est seulement pour que la subvention ne soit pas remise en discussion, et... M. d'Herblay n'oublie qu'une chose, c'est qu'il s'est bel et bien fait allouer par son successeur, pour lui céder la place dont il ne voulait plus, une somme ronde d'une trentaine de mille francs, plus deux loges gratuites, plus quatre ou cinq billets par jour, et que sais-je encore !

Et c'est la ville qui paye, avec sa subvention, les frais d'achat imposés à M. Senterre par M. d'Herblay qui, en cette circonstance, a vendu ce qui ne lui appartenait pas. Et M. Senterre trouve très-naturel de puiser dans nos poches les trente mille francs qui lui servent à nous en prendre deux cent trente mille autres.

Enfin, si cela avait au moins pour résultat de nous

débarrasser à tout jamais des d'Herblay, des Senterre et autres faiseurs, nous en serions encore quittes à bon marché.

C'est tout ce que je nous souhaite actuellement.

ŒIL-DE-LYNX.

EQUEVILLES.

M. X... cause avec un employé de la compagnie du gaz de la Guillotière qui se pique de littérature (pas la compagnie, l'employé).

— Connaissez-vous les œuvres de Droz ? lui dit-il.

— Oui.

— Quel charmant conteur, n'est-ce pas ?

— Certainement, mais il est un peu léger.

— Que diable ! Il vous faut donc partout des conteurs à gaze.

+

Deux cantonniers causaient en balayant la rue de Lyon :

— Est-il possible, dit l'un, de voir une rue sale comme cela ?

— Ce n'est pas étonnant, répond l'autre. Les gens sont si peu soigneux. Quand ils sortent de chez eux pour entrer dans la rue, jamais ils ne prennent la peine de s'essuyer les pieds.

+

— Pourquoi, diable ! l'Espagne est-elle toujours menacée d'une révolution ?

— Un pays si poétique, où l'on ne peut pas flâner sans rêver d'avoir un luth à la main.

— Ce n'est pas une raison.

— Comment donc ? puisqu'on fait toujours un rêve au luth, si on erre...

+

La guerre est une chose folle. Aussi le véritable progrès consiste-t-il à propager les exemples de nations alliées, et à combattre les cas d'aliénation.

DU CROCHET.



CORRESPONDANCE.

Col. F. — Vous n'avez pas dû comprendre ce mot *vol*. Nous avons voulu parler du sénateur que vous nous avez recommandé si à propos ; nous ne le perdons pas de vue, vos renseignements à la main.

Un Lyonnais. — Oui c'est Ducros qu'il fallait écrire ; mais Guignol, qui est plus ferré sur le bon sens que sur l'orthographe tient à écrire : Ducrot pour pouvoir dire Ducrot, hein ? et se flatter d'être Ducrot hé !

G. — La note dont nous vous parlions avait été supprimée, à notre insu ; elle ne paraît qu'aujourd'hui. Nous attendons votre réponse.

R. F. — Tes commandements sont mis de coin, petit ; te les reluqueras un de ces quatre matins avec une image encore. Ah ! gormand, va !

Oscar. — C'est mon dessivandier que n'en veut à une demoiselle de la Brasserie, qu'a bousillé par esquopès la frimousse de la canante. Va pas rien te maginer que je connais de colombes qu'ont de frimousses si regronées.

D. à Tenay. — Même prix partout et même ailleurs.

R. chez sa meman. — J'ai pas encore aeu le temps de reluquer tes vezons. Mes recraqueurs me donnent tant d'ouvrage, les fégnants, que je sais plus que devien dre.

Le Gérant, BAFFERT.